

## I

**L**e lendemain de l'enterrement, Jane retourna au cimetière de l'île et resta là dans sa voiture, à contempler la pluie battre la tombe de sa fille. Aux infos, on disait que cela faisait dix-sept jours non-stop qu'il pleuvait, mais ça lui était égal ; la pluie s'accordait à son humeur.

Le moteur allumé, elle regardait le déluge brouiller peu à peu le sinistre spectacle qui s'offrait à elle. Elle tentait de se persuader que ce n'était qu'une mauvaise blague, que sa Melody était toujours là, mais alors les essuie-glaces balayaient la pluie, révélant à nouveau la tombe toute fraîche de sa fille. La veille, abritée sous une tente en compagnie du petit groupe qui s'était déplacé pour l'enterrement – dont sa mère et son frère, qu'elle ne pouvait pas supporter –, elle avait regardé le cercueil descendre tout doucement en terre, souhaitant de tout son cœur que ce fût elle à l'intérieur, et non Melody. Le pasteur de l'île avait prononcé quelques mots, et tout avait été terminé. Sa fille était officiellement partie.

« Une mère n'est pas censée enterrer sa fille. »  
C'était ce que sa propre mère lui avait dit tandis

qu'elles retournaient à la voiture. Elle avait raison, bien sûr, mais la manière dont elle avait prononcé cette phrase rendait Jane coupable de la situation.

Peut-être l'était-elle réellement, en fin de compte.

À cette pensée, une nouvelle vague de douleur la fit se tordre en deux. Elle psalmodia alors la devise de sa marraine, en quête de soulagement.

— Je n'y suis pour rien, je n'ai rien pu y faire. Je n'y suis pour rien, je n'ai rien pu y faire. Je n'y suis pour rien, je n'ai rien pu y faire.

Lorsqu'elle parvint enfin à se redresser, elle plongea la main dans la boîte à gants et dénicha dans le fouillis son paquet de Virginia Slims réservé aux cas d'urgence. Elle saisit une cigarette, l'alluma d'une main tremblante et inhala une longue bouffée apaisante. Puis elle entrouvrit la fenêtre et s'en débarrassa.

Les essuie-glaces dégagèrent de nouveau la vue, et Jane poussa un petit cri en découvrant un inconnu debout devant la tombe de sa fille.

Il portait un manteau gris et un jean et était complètement trempé. Que faisait-il là ? Se recueillait-il ou se contentait-il de lire l'inscription toute fraîche ?

Jane eut soudain la sensation embarrassante d'épier cet homme et sa fille, ce qui lui aurait probablement paru ridicule si elle l'avait dit tout haut, mais, dans son esprit, cela lui semblait tellement évident...

L'homme se pencha et posa quelque chose sur la tombe. Avait-il apporté des fleurs ?

Elle voulut déclencher manuellement les essuie-glaces, mais, dans son empressement, elle toucha

le bouton des phares. Alors que les essuie-glaces balayaient le pare-brise, l'homme se tourna vers elle. Jamais elle ne s'était sentie à la fois aussi surprise et captivée. Il était jeune – il ne devait pas avoir la trentaine –, mais son expression dénuée de toute émotion, combinée à la distance de son regard, trahissait la douleur de quelqu'un de bien plus mûr. Il n'avait pas de parapluie, simplement une casquette dont les gouttes dégoulaient de la visière qui plongeait ses yeux dans l'ombre. Ils s'observaient, elle dans la voiture, lui devant la tombe, tandis que la pluie tambourinait, brouillant peu à peu sa silhouette jusqu'à ce qu'elle soit à peine visible. Quelques secondes plus tard, les essuie-glaces s'activèrent de nouveau, mais l'inconnu avait disparu.

Le temps que Jane parcoure les quelques mètres qui la séparaient de la tombe, elle était dégoulinante. Elle se tint à la place de l'inconnu et le chercha du regard, en vain. Elle posa alors les yeux sur la bande de gazon qu'on avait déjà déroulée sur le rectangle délimité par des marques boueuses.

Au printemps, l'herbe reprendrait racine, et sa Melody serait définitivement prisonnière de ce monde de patience qui n'appartient qu'aux disparus. Elle aurait voulu retirer ce gazon, plonger les mains dans la terre et creuser jusqu'à retrouver sa fille. Elle aurait voulu se blottir dans le cercueil et la serrer dans ses bras, comme quand elle était toute petite – avant tout cet alcool et toute cette drogue. Elle les aurait même laissés venir les recouvrir de terre toutes les deux. Après tout, elle se sentait déjà morte.

Un éclat brillant attira alors son regard.

Elle se baissa et ramassa la pièce que l'inconnu avait déposée. C'était un simple dollar frappé en 1973, son année de naissance. Elle tint la pièce comme s'il s'agissait de la chose la plus fragile qui soit et se demanda ce qu'elle pouvait bien signifier.

Cela faisait pratiquement un an que Jane n'avait pas parlé à sa fille ; elle la connaissait si mal... Elle voulait à tout prix entrer dans la vie de Melody, comprendre ce qui s'était passé, comprendre l'incompréhensible, si c'était faisable.

Elle demeura ainsi un long moment, le regard rivé sur la pièce, perdue dans ses souvenirs, jusqu'à ce qu'elle soit trempée jusqu'aux os et que sa paume forme une petite mare autour de l'objet. Elle avait prévu de la reposer sur la tombe, mais, sans pouvoir se l'expliquer, elle se vit glisser la pièce dans sa poche et retourna à sa voiture.

\*\*\*

Jane entra dans le garage de sa grande maison des années 1950, mais n'éteignit pas le moteur immédiatement. Elle ferma les yeux et laissa le chauffage lui souffler au visage au milieu des odeurs de vêtements mouillés, de désodorisant au pin et de cigarette.

Lorsqu'elle les rouvrit, elle ajusta automatiquement le rétroviseur, comme une femme qui a vérifié son maquillage un million de fois avant d'aller vendre une assurance minable dans un café sinistre. Or, pour la première fois de sa vie, elle ne reconnut pas le visage qui s'y reflétait. Et ce n'était pas une question de manque de maquillage, non, c'était le désespoir de ce regard.

Elle appuya sur la télécommande du garage et regarda par le rétroviseur la lourde porte plonger peu à peu son visage dans l'obscurité. L'ampoule était grillée depuis bien longtemps, et elle n'avait pas eu le temps de la remplacer, comme elle n'avait pas eu le temps de prendre des nouvelles de sa fille et de lui proposer son aide. Mais la pénombre lui allait très bien, en cet instant. Elle entrouvrit la fenêtre et inclina son siège.

Le tableau de bord projetait des petits points lumineux sur le plafond de l'habitacle, et Jane se prit à croire qu'il s'agissait de véritables étoiles. Elle se rappelait avoir lu que le monoxyde de carbone était inodore, mais les vapeurs d'essence lui parvenaient aux narines. Elle se concentra sur sa respiration, peut-être pour la première fois depuis cette fameuse classe de Lamaze à laquelle une amie l'avait traînée lorsqu'elle était enceinte de Melody. Vingt ans, déjà... Qu'avait-elle donc fait de toutes ces années ?

On lui avait dit que la vie passait vite. Mais on ne l'avait pas prévenue qu'il ne s'agissait que d'un claquement de doigts. Elle commença à sombrer tranquillement entre deux mondes, s'abandonnant à un état où le temps n'a aucun impact et où les souvenirs se mêlent aux espoirs perdus et aux rêves oubliés.

Elle se souvenait, se souvenait, se souvenait...

Sa fille qui venait de naître, blottie dans ses bras.

Ses joues roses et son nez en trompette.

Son cri affamé tu par son sein ; la joie d'être capable de nourrir un être aussi parfait.

Qu'elle aurait aimé revenir en arrière !

Demeurer à jamais dans cette douce chaleur réconfortante.

À jamais...

Ses pensées firent alors un bond de cinq ans en avant, vers leur première nuit passée dans cette maison. Elle revit le sourire de sa fille lorsqu'au réveil, elles avaient découvert qu'il avait neigé. Elle se souvenait de cette petite main emmitouflée qu'elle serrait tandis qu'elles partaient découvrir le quartier. D'ailleurs, les bottes de caoutchouc roses que Melody portait ce jour-là se trouvaient justement quelque part dans un carton, dans ce garage où elle s'abandonnait aux souvenirs.

Ces souvenirs furent soudain brisés par un son strident.

Une sonnerie continue, dans la maison.

Au bout de quelques secondes, Jane rouvrit les yeux et se demanda qui pouvait bien l'appeler. Elle se retrouvait encombrée d'un téléphone fixe seulement parce qu'il faisait partie de son offre Internet, et personne d'autre que sa marraine n'avait le numéro. Elle s'intima de ne pas aller décrocher tout en sachant qu'elle le ferait. Elle savait que, si elle ne répondait pas, Grace débarquerait. L'idée que Grace soit celle qui découvrirait son cadavre, après tout ce qu'elle avait fait pour Jane, était trop lourde pour venir s'ajouter à la culpabilité qui la rongait déjà.

Elle sortit de la voiture d'un pas chancelant, et, lorsqu'elle arriva enfin près du téléphone, il avait arrêté de sonner. Elle resta à côté, la main sur la table, attendant que Grace rappelle, comme elle le faisait toujours. Dix secondes plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Elle prit le combiné et s'efforça d'imprimer un sourire à sa voix.

— Salut, Jane. C'est Grace.

- Salut, Grace...
- J'ai essayé de te joindre sur ton portable toute la journée. Ça va ?
- Ça va, tenta de la rassurer Jane.
- Je t'en prie...
- Quoi ?
- Tu sais très bien ce que « ça va » veut dire, n'est-ce pas ?
- Jane ne répondant pas, Grace le fit pour elle.
- « Ça va absolument mal. »
- Jane laissa échapper un tout petit rire.
- Alors, dans ce cas, ça va *très bien*, se corrigea-t-elle.
- J'arrive, déclara Grace.

Jane jeta un regard écœuré aux draps encore en boule sur le canapé et à la vaisselle sale empilée sur le plan de travail. Il aurait été naturel que sa mère et son frère nettoient derrière eux, étant donné qu'ils avaient insisté pour venir à l'enterrement, mais étaient trop radins pour se payer une chambre d'hôtel. Mais non, ils avaient débarqué, avaient fait leur cinéma et avaient réussi à transformer cette journée déjà horrible en véritable cauchemar.

— Ça te dérange si c'est moi qui viens ? proposa-t-elle. J'allais partir, de toute façon ; je n'ai même pas coupé le moteur.

\*\*\*

Ses vêtements étaient pratiquement secs lorsqu'elle se gara devant les appartements qui longeaient la marina.

Grace lui débloqua la porte, et Jane emprunta l'ascenseur pour gagner le deuxième étage. Elle avait

à peine levé la main pour frapper que Grace ouvrit grand et la prit dans ses bras.

— Mon Dieu, tu es trempée ! Viens donc t'asseoir, je vais nous faire du café. À moins que tu ne préfères un chocolat ?

— Du café m'ira très bien, merci.

Jane s'installa dans un fauteuil moelleux à souhait et observa le petit port de plaisance par la fenêtre. Les mâts des bateaux tanguaient dans un rythme hypnotique sous la pluie qui battait et que les lumières orangées des docks faisaient ressortir contre le ciel déjà sombre, bien que l'horloge accrochée au-dessus de la cheminée n'annonçât que trois heures de l'après-midi.

Grace lui tendit une tasse fumante.

— Deux sucres et une touche de lait, déclara-t-elle en s'installant face à Jane. Comme d'habitude.

Jane serra sa tasse entre ses mains, laissant sa chaleur déraïdir ses doigts. Elle but une gorgée et sourit à Grace pour la remercier.

Avec un soupir, Grace s'enfonça dans son fauteuil sans dire un mot, le regard posé sur Jane. Quelques minutes passèrent ainsi, le silence seulement interrompu par le bruit métallique des gréments qui leur parvenait à pas feutrés par le double vitrage.

— Qu'est devenu ton voilier ? finit par demander Jane.

— Oh ! là, ma pauvre ! S'il y a bien une chose que l'on ne regrette pas, c'est de l'avoir vendu. Je pensais te l'avoir dit. Bob a mis ça sur le dos de l'effondrement du marché immobilier, mais, entre nous, il n'était pas plus marin que moi. Qu'est-ce que je détestais ce truc !... Tu imagines, toi, passer la journée sur l'eau,

dans même pas dix mètres carrés, avec absolument *rien* à faire ?

Le silence s'imposa de nouveau.

— Je t'ai déjà raconté la fois où on était partis vers les îles ? Non ? Bob m'a fait promettre, mais je ne peux pas garder une histoire pareille pour moi ! Il avait jeté l'ancre et nous avait préparé un petit dîner romantique devant le coucher de soleil. Il avait tout prévu : la bouteille de cidre, la rose qui va bien... Il voulait redonner un peu de piment à notre vie sexuelle. Évidemment, il s'est endormi avant même les préliminaires... Enfin, bref, la marée est descendue, et nous nous sommes retrouvés coincés sur un banc de sable ! Le voilier a fini par basculer, et c'est la chute qui nous a réveillés. Bob s'est foulé le poignet, et, pour couronner le tout, les gardes-côtes ont dû venir nous chercher ! Quelle honte, je te jure !...

Jane sourit et but une nouvelle gorgée de café. Elle avait oublié comme la simple présence de Grace la reconfortait. Mais son répit fut aussitôt rompu par un élancement de douleur quand elle se rappela que sa fille était morte. Grace avait dû le voir sur son expression, car elle poussa un soupir et ajouta :

— Je te demanderais bien si tu tiens le coup, mais j' imagine que tu ne saurais pas quoi me répondre...

Ravalant ses larmes, Jane se contenta de secouer la tête.

— Il y a encore du monde chez toi ? l'interrogea Grace.

— Ils sont partis hier soir.

— Ils ont bu ?

— Mon frère, oui. Quant à ma mère, elle aurait mieux fait. Ils se sont disputés si violemment que

ma voisine m'a appelée pour s'assurer que je n'avais rien, tu imagines ? Et pourtant, elle ne vit pas juste à côté ! Même chose la veille de l'enterrement. Ce n'est franchement pas le moment de me prendre la tête avec ça, mais je déteste ma famille, Grace, je te jure. Ce n'est pas bien de dire ça, j'en ai conscience, mais je les déteste.

— Tu as essayé de prier pour eux ?

— J'ai prié qu'ils récoltent ce qu'ils ont semé, oui.

— Bien, déclara Grace en esquissant un sourire presque imperceptible.

Une bourrasque vint faire tambouriner la pluie contre la fenêtre, et les mâts s'agitèrent de plus belle sous le ciel grisâtre.

Au bout de quelques minutes, Grace se leva.

— Je vais préparer le lit de la chambre d'amis. Et ne t'avise pas de refuser : Bob est parti à Dallas, et je ne serais pas contre un peu de compagnie. Je suis trop vieille pour vivre une nuit d'orage toute seule. Si ça te dit, on embarque les parapluies et on va se manger une bonne soupe de poisson au pub.

Sachant qu'elle n'obtiendrait jamais gain de cause, Jane se contenta de hocher la tête et regarda Grace disparaître dans le couloir. Elle reposa alors les yeux dehors.

Elle savait que la pluie finirait par cesser. Le vent frais du printemps viendrait chasser ces sombres nuages avant de céder la place au soleil d'été qui repeindrait le monde des couleurs qu'elle aimait tant. Elle savait très bien tout cela ; elle ne parvenait simplement pas à y croire.